

PRÉSENTATION

Dans son « Essai sur le don »¹, Marcel Mauss attirait l'attention sur l'existence de faits sociaux totaux, à la fois juridiques, économiques, religieux, esthétiques et morphologiques, des faits dépassant de façon si manifeste les approches cloisonnantes des diverses disciplines qu'ils appelaient une réflexion sur leurs points de convergence. Le potlatch, ce singulier système de dons et de contre-dons qui rythmait la vie de sociétés archaïques et notamment océaniques, était pour lui un exemple privilégié du fait social total. Ne permettait-il pas au demeurant d'éclairer aussi la préhistoire des rapports économiques et juridiques dans les sociétés européennes ? S'il est une forme d'échange qui fasse intervenir de multiples déterminations dans les sociétés concernées, c'est bien celle qui préside aux transferts culturels entre deux espaces nationaux. Bien qu'il faille résister à la tentation de mener trop loin le parallélisme entre les contacts qu'entretiennent des sociétés primitives et ceux qui s'opèrent entre des sociétés européennes modernes, l'idée selon laquelle les équilibres fondamentaux des deux systèmes culturels sont mis en question dans l'échange semble devoir être admise dans les deux cas. De même que le don est une manière de soumettre à son pouvoir celui au profit duquel il s'effectue et provoque nécessairement des réactions de défense, de même le couple don/emprunt en matière culturelle aboutit-il à des stratégies de défense ou de dissimulation. Cousin, dans son cours, se garde de citer directement Hegel qui l'inspire, et la France républicaine après 1870 n'est guère prête à admettre qu'elle aligne son université sur un modèle d'outre-Rhin, lors même qu'elle envoie ses meilleurs étudiants en Allemagne.

Le transfert culturel est constitutif à la fois de la culture qui reçoit et de celle qui donne. Aussi chacune ne peut-elle en reconnaître

1. Marcel MAUSS, « Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques », *Année sociologique*, seconde série, t. I, 1923-1924, p. 30-186.

l'existence sans risquer de s'aliéner. La position des acteurs d'un échange n'est donc jamais clairement exprimée, elle doit se décrypter. Les intérêts de la culture réceptrice exigent qu'elle confère au don un sens adapté à la situation du moment. De même qu'il est vain de chercher le sens d'un échange d'objets entre deux sociétés océaniques en dehors de la pratique même de l'échange, de son rituel et de l'usage fait de l'objet, de même on peut difficilement déterminer le sens d'un bien culturel transféré en dehors des besoins spécifiques du pays d'accueil. De ce fait, les transferts ne peuvent pas s'opérer à un niveau culturel homogène. Telle doctrine philosophique devient une forme de pensée politique, telle science se mue en pratique culturelle : ce sont souvent des niveaux hétérogènes de l'organisation sociale qu'il convient de mettre en relation pour comprendre un transfert. Mais si deux cultures ne peuvent se confronter terme à terme, si l'on ne peut guère analyser l'incidence d'une littérature ou d'une science sur la littérature ou la science correspondantes dans le pays voisin sans se heurter aux apories de l'incommunicabilité ou des contresens productifs, le caractère de fait social total du transfert culturel n'en est que mieux mis en évidence.

Les processus d'acculturation faisant intervenir les équilibres complexes des sociétés mises en présence ne peuvent être l'objet que d'une appréhension synthétique. L'ethnologie et l'anthropologie sont traditionnellement les disciplines les mieux susceptibles de réaliser ces approches globales. Mais la dimension historique fondamentale des sociétés européennes leur échappe peu ou prou, elles ne disposent pas de modèles convaincants pour le traitement des traditions écrites. Or étudier les transferts culturels entre la France et l'Allemagne au XVIII^e et au XIX^e siècle, c'est avant tout critiquer des textes. L'un des problèmes théoriques posés par la description des transferts culturels est donc celui de l'articulation de l'anthropologie sur l'histoire. Le chemin n'est pas au demeurant moins long à parcourir pour l'une que pour l'autre des deux disciplines. L'extrême extension du terrain d'observation leur est contraire à toutes deux. Aussi sera-t-il nécessaire de la compenser par une faible extension des cas modèles à partir desquels pourra être étudié le transfert. Ce retour au particulier, voire à l'anecdotique et au contingent, illustre à la fois la difficulté pour les sciences historiques à se débarrasser complètement de l'événement et un goût de l'anthropologie pour le témoignage individuel, lorsque celui-ci ne se substitue pas aux modèles théoriques.

Située dans un va-et-vient entre les cas particuliers et les recherches de modélisation, l'étude des transferts culturels se divise très vite en sous-champs dont l'énumération peut difficilement être exhaustive. Pour les relations entre la France et l'Allemagne au XIX^e siècle, il est clair

que l'historiographie, la philosophie, l'histoire des sciences, la philologie, méritent d'être particulièrement étudiées, car c'est à travers elles que se constitue l'identité nationale des sociétés en présence au sens moderne — et peut-être transitoire — du terme de nation. Les échanges dans le domaine des conceptions scientifiques ont, quant à eux, l'intérêt de mettre en évidence les enracinements institutionnels et culturels des systèmes de connaissance et de réintégrer les sciences exactes dans le giron des cultures, dont les tentations systémiques n'ont jamais pu complètement les tirer. Le terme même de culture, dénominateur commun des sciences de l'homme, représente un objet d'investigation des transferts culturels pour les multiples définitions croisées dont il a fait l'objet. Il faut noter à ce propos que les termes qui servent à parler d'un transfert (culture, science, histoire, philologie) ont une acception profondément différente selon le contexte national dans lequel ils sont utilisés. C'est à la fois une fatalité et aussi une richesse des recherches sur les transferts culturels que de relativiser en permanence leurs instruments conceptuels, de faire apparaître le phénomène dont il s'agit de traiter au cœur des notions qui pourraient l'appréhender.

Cette rupture dans les mots eux-mêmes tend à susciter un intérêt particulier de la part de chercheurs et à se thématiser. On voit paraître des ouvrages comme le récent *Ethnologies en miroir* d'Isac Chiva et Utz Jeggle², qui tentent de confronter en une relation binaire l'état des lieux d'une discipline en France et en Allemagne. Mais dans quelle mesure l'ethnologie structuraliste et la « *Volkskunde* » sont-elles vraiment une seule et même discipline ? Et ne risque-t-on pas de comparer des données incommensurables ? Du moins la notion de miroir a-t-elle le grand intérêt de mettre l'accent sur le rapport à soi-même, le questionnement de son identité qu'implique immédiatement la mise en relation d'un champ disciplinaire en France et en Allemagne. La philologie et l'historiographie ont aussi été des miroirs entre la France et l'Allemagne. Cette spécificité exclut l'utilisation d'une méthode directement comparative, calquée sur le modèle de la grammaire indo-européenne et cherchant à réduire les différences à un substrat commun.

L'étude des transferts culturels met en évidence des processus de différenciation distincts en France et en Allemagne. Ce terme clef de la sociologie des systèmes désigne chez Niklas Luhmann la dualité du monde environnant et du système³. Or les systèmes évoluent en reproduisant à l'intérieur d'eux-mêmes cette opposition du système et

2. *Ethnologies en miroir. La France et les pays de langue allemande*. Essais réunis par Isac CHIVA et Utz JEGGLE, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1987.

3. Niklas LUHMANN, *Soziale Systeme. Grundriß einer allgemeinen Theorie*, Francfort, Suhrkamp, 1984.

du monde. Cette autosegmentation, devenue objet de communication sociale, modifie en permanence les données « sémantiques » de la communication. Les systèmes aptes à assurer leur reproduction et dont chaque moment fonctionnel est orienté sur l'unité de l'ensemble sont autoréférentiels. Si les disciplines qui se partagent le champ du savoir sont de tels systèmes, on ne peut donc comprendre leur valeur propre et leur incidence sur une culture d'accueil que si l'on se donne les moyens de suivre le processus de différenciation dont elles sont issues. Indépendamment de la terminologie très particulière de Luhmann, il importe d'observer en France et en Allemagne les formes de division institutionnalisées du savoir (sections de l'Institut, programme des lycées, chaires de la Sorbonne ou du Collège de France, tableaux généraux des sciences, etc.), pour voir quel a pu être à un moment donné le point d'impact d'un emprunt à l'Allemagne. Les relations, en effet, s'établissent moins entre des champs homonymes qu'entre des domaines qui occupent des situations équivalentes dans la géographie interne de chaque culture. Seule la prise en compte de ce décalage « géographique » peut permettre aux recherches sur les transferts de s'arracher à la pure confrontation de paradigmes pétrifiés.

Se détournant de la logique interne de telle ou telle discipline, de l'autoréférence des systèmes, les transferts culturels franco-allemands appellent des analyses qui ressortissent aussi à la sociologie du savoir, à une mise en perspective des connaissances. Celle-ci implique elle-même que l'on se situe dans la dimension historique de la culture, celle que parcourt Norbert Elias dans son *Processus de la civilisation*⁴. Parallèlement, il convient d'insister sur le travail de réinterprétation qu'effectue chaque culture en s'assimilant des emprunts extérieurs. En traversant la frontière, l'« objet » culturel change non seulement de place, mais également de sens. Ainsi par exemple, la réception française de l'œuvre de Max Weber s'opère-t-elle selon des options et sur des bases spécifiques, beaucoup plus révélatrices de la vie intellectuelle française que de l'œuvre elle-même⁵. De même, on peut voir dans la nouvelle *Alltagsgeschichte* (histoire du quotidien) allemande, qui tente de dépasser le structuralisme « pur et dur » des années soixante, un effet paradoxal de l'introduction de l'école historique française en Allemagne⁶. C'est

4. Norbert ELIAS, *Über den Prozeß der Zivilisation*, nouv. éd., Francfort, Suhrkamp, 1981.

5. Cf. Michel POLLACK, *Max Weber en France. L'itinéraire d'une œuvre, Cahiers de l'IHTP*, 3, juillet 1986.

6. Cf. Harmut KAELBLE, « L'histoire sociale en France et en Allemagne Fédérale : de l'ignorance cordiale aux promesses d'un nouveau dialogue », *Bulletin d'information de la Mission historique française en Allemagne*, 12, juin 1986, p. 9-28.

dans la réinterprétation et dans les « changements de paradigmes » qui en résultent que se jouent le sort des emprunts culturels et leur effet sur la vie intellectuelle du pays d'accueil.

Pour le XIX^e siècle, l'étude des transferts culturels franco-allemands renvoie toujours à une figure exemplaire qui plus qu'aucune autre a déterminé en référence à l'Allemagne l'organisation du savoir institutionnalisé en France : Victor Cousin. On sait que le fondateur de l'éclectisme, après avoir entretenu avec les protagonistes de la vie intellectuelle allemande de son époque des relations dont témoigne son abondante correspondance, a exercé sur l'Université française un pouvoir hégémonique tel qu'aucune nomination de professeur n'était envisageable sans son assentiment. L'intérêt pour la philosophie de l'histoire, pour la philologie, sont contemporains de son passage aux affaires. Or on a longtemps défini le cousinisme de façon parfaitement négative comme un contresens total sur la pensée allemande de son époque, une interprétation naïve des controverses allemandes. Ce jugement tend à se nuancer si l'on tient compte de ce qui était en fait son souci majeur : la conjoncture politique et sociale de la France de son temps. Si Cousin a utilisé la philosophie hégélienne dans son cours de 1828 pour légitimer la Charte, c'était moins par ignorance des subtilités d'une doctrine qui en elle-même ne l'intéressait guère que pour opérer une transmutation du philosophique en politique. Les kantians de la III^e République, pères fondateurs de la laïcité et chantres d'un esprit républicain, s'inscriront dans le prolongement de cette transmutation cousinienne. Mais ils resteront plus spécialement attachés à la valeur subversive qu'elle avait pour le jeune Cousin. De façon générale, la référence à la culture allemande dans le développement des disciplines en France a fréquemment conservé cette valeur subversive, ouvrant aisément la voie à une contre-référence allemande lorsque la première tendait à conforter simplement une autorité établie. Contre un Cousin à l'apogée de sa puissance et se réclamant de Hegel, Leroux se sert de Schelling. Au moment où, sous l'action conjuguée de Durkheim et de Lanson, la Sorbonne doit se soumettre à des méthodes importées d'Allemagne et adopter un esprit philologique, le nietzschéisme français vient à point nommé jeter un discrédit sur l'historicisme germanique et renforcer la place de la rhétorique. Et peu importe que ce nietzschéisme ne soit, pour une part importante, que le retour vers la France d'une réception allemande, à peine antérieure, de la littérature « décadente ».

Les cultures closes ne sont que des abstractions générées par le nationalisme ou par une volonté d'en simplifier la description. A plus forte raison les sciences sont-elles dans une large mesure le produit de transferts. De là vient la difficulté à faire appel, dans un mouvement

circulaire, aux sciences humaines elles-mêmes pour définir un transfert. Certes, la sociologie ou l'histoire des philologies peuvent bien appréhender le passage d'objets culturels d'Allemagne en France. Mais en même temps qu'elles opèrent cette analyse, elles se trouvent fragilisées ou du moins questionnées par l'héritage allemand de Durkheim ou de Lanson. Les disciplines qui tentent d'appréhender un passage sont donc renvoyées à leur propre légitimation, au processus de leur propre genèse. Cette particularité mérite d'être systématiquement mise à profit pour rendre à certaines sciences humaines plus de transparence, débusquer les non-dits qui se dissimulent derrière des évidences. Leur valeur heuristique est certainement un des aspects les plus intéressants des transferts culturels, qui apparaissent ici comme un moment difficilement contournable de l'histoire des sciences et plus particulièrement de l'histoire des sciences humaines et sociales. Le réseau sémantique qui innerve le système social d'une culture doit nécessairement révéler ses arcanes lorsqu'il assimile et transforme des éléments étrangers. On mesure ici encore l'appauvrissement que la théorie du contresens, fût-il productif, a infligé aux recherches sur les passages entre cultures.

On doit à K. Pomian d'avoir attiré l'attention sur l'importance des constitutions de collections dans la genèse de la réflexion scientifique⁷. La curiosité de l'homme du XVIII^e siècle se nourrit de séries d'objets exhibés qui doivent précisément à la perte de leur valeur d'usage, de leur utilité immédiate, une signification accrue. Le statut de collection les abstrait de la continuité temporelle et de cette indifférenciation qui rend proprement invisibles les objets d'usage courant et ceux de l'environnement. Sans doute la constitution de collections jusqu'au XVIII^e siècle préfigure-t-elle l'élaboration de séries d'archives que tout philologue, historien, voire ethnologue, se doit de mettre en œuvre avant même de faire accéder son matériau au statut d'objet scientifique. Il n'y a pas de travail original sans qu'une telle série, contournant l'ordre de la mémoire officielle et les rationalisations acquises, ne soit dégagée. Or les éléments encore épars d'une mémoire allemande en France méritent sans doute d'être traités comme une telle collection virtuelle, une telle série encore inédite qui élève les transferts culturels au rang d'objet scientifique.

Les éléments de cette mémoire culturelle sont eux-mêmes fort disparates puisqu'ils englobent des manuscrits conservés dans des bibliothèques privées ou publiques, des ouvrages publiés et de simples documents administratifs où se lisent les traces du passage d'un homme

7. Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Paris, Gallimard, 1987.

à travers toutes les instances du contrôle social. La mémoire allemande en France est une partie importante et inexplorée de la mémoire allemande en tant que telle. Le décentrement caractéristique de l'histoire allemande du XVIII^e au XX^e siècle a fait de Paris pour les intellectuels allemands de Georg Forster à Walter Benjamin une capitale fantasmagique avec laquelle il convenait d'entretenir des relations continues. Certes, Rome a durant certaines époques joué un rôle similaire de capitale imaginaire. Mais cette relation, exaltant généralement le passé, n'a entraîné que dans une bien moindre mesure le contact entre les hommes et le choc fécond des regards réciproques.

Les éléments d'une mémoire allemande sont aussi les éléments épars d'un discours sur l'Allemagne à l'intérieur de la culture française, et à cet égard on peut les comparer aux premiers brouillons d'un texte. Mais ces documents épars n'ont abouti au dynamisme d'un discours que grâce aux réseaux de communication entretenus, soit en France, soit de part et d'autre de la frontière, par des groupes d'intérêts divers. La recherche de ces milieux matriciels facilite la compréhension du discours sur l'Allemagne et des modalités de sa constitution. L'intérêt commun qui justifie le déploiement d'un réseau peut être l'art graphique (les correspondants du graveur Wille au XVIII^e siècle), l'histoire (les correspondances de l'historien Oberlin), la philosophie (les correspondants de Cousin), mais aussi la nécessité d'assurer la parution d'un journal (les élèves de Cousin et les rédacteurs de *La libre pensée*). Toujours les réseaux sont des formes de communication préinstitutionnelles : les institutions existantes, qu'il convient de critiquer, celles qui pourraient être créées leur servent d'horizon.

L'horizon des institutions implique, nous l'avons dit, des stratégies de rétention de tel ou tel élément de la mémoire culturelle, de même qu'un auteur ne livre pas nécessairement au public tous les matériaux présents dans ses brouillons. Mais le discours sur l'Allemagne, tant dans sa forme achevée que dans les étapes de son élaboration, sert toujours à définir l'identité nationale de celui qui le tient et qui, en posant une altérité, rend compte de sa propre identité. On peut concevoir au demeurant que le transfert culturel, devenu discours sur l'autre, ne se limite pas à une translation unique mais s'analyse en une suite d'allers-retours complexes. Le phénomène de la réception allemande du nietzschéisme français représente un exemple extrême de ces transferts répétés. Mais quel que soit le nombre des passages, c'est toujours l'identité de la culture réceptrice qui se réaffirme de façon de plus en plus médiatisée.

De telles observations ont naturellement une portée générale. Tous les transferts entre cultures devraient dans une certaine mesure permettre

de les conforter. Pourtant certains passages structurent mieux que d'autres l'identité nationale des deux cultures mises en contact. On ne peut guère hésiter à reconnaître aux transferts culturels franco-allemands une telle valeur fondatrice. Le phénomène n'a pas seulement une origine géographique (la frontière commune), il tient à la fonction de la France dans l'Europe du XVIII^e siècle, à la polarité catholicisme-protestantisme, à la théorisation radicale de la Révolution française opérée en Allemagne, au statut de ville allemande qu'il faut bien reconnaître à Paris durant certaines époques du XIX^e siècle. Sans doute d'autres facteurs encore font-ils du passage d'Allemagne en France un transfert exemplaire.

Les articles réunis dans le présent volume se situent dans le champ de recherche esquissé⁸, dont ils éclairent des moments particuliers en renvoyant tous à la question d'ensemble. Michèle Crampe-Casnabet met en lumière au cœur de l'*Encyclopédie*, pilier de la pensée des Lumières, tout un discours sur la philosophie allemande. Les travaux de Hans-Werner Schütt et d'Andreas Kleinert évaluent le poids des déterminations culturelles et même purement conjoncturelles sur le développement des sciences en France et en Allemagne. Si la minéralogie peut sembler un domaine privilégié pour observer les contradictions culturelles dans le développement d'une science, la physique n'est pas moins soumise aux mêmes déterminations. Pourtant les échanges épistolaires entre physiciens français et allemands n'ont jamais cessé durant le XIX^e siècle. Les transferts dans les sciences exactes ne s'opèrent pas d'une manière fondamentalement différente de ceux que Pierre Pénisson observe dans l'historiographie. Michelet et Edgar Quinet empruntent à l'Allemagne ce qui peut satisfaire leurs besoins du moment. Observés *a posteriori*, les transferts ont un caractère paradoxal. Philippe Régnier montre que le saint-simonisme, considéré tout au long du XIX^e siècle comme le fondement de la science sociale française, conserve la trace de rencontres décisives avec l'Allemagne. Avec le travail de Dominique Bourel, c'est un vecteur humain du transfert culturel, le judaïsme, qui est envisagé à travers l'implantation de la science du judaïsme.

Michel ESPAGNE, Michaël WERNER,
C.N.R.S.

8. Ils émanent des travaux de l'équipe interdisciplinaire du C.N.R.S., « Transferts culturels franco-allemands », E.N.S., 45 rue d'Ulm, 75005 Paris. Pour une première orientation sur les recherches entreprises par le groupe, on se reportera au volume *Transferts. Relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)*, eds Michel ESPAGNE, Michaël WERNER, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988.